

Chaque mol est un sanglot de douleur qui vous remue jusqu'au fond de l'âme. Dans le beau sextuor, les voix sont groupées avec un art merveilleux.

La *stretta* du Bnale est plein de vigueur. On n'a pas oublié sans doute l'imprécation que Rubini lançait avec tant de fureur: « *Maladetlo sia Pistante.* » Cette scène forme le nœud dramatique du beau *finale* de *Lucia*, et aucun chanteur n'a pu reproduire le sanglot de fureur que Rubini lançait de sa bouche frémissante.

« Au second acte, on trouve encore un fort beau duo, et puis l'air final que chante Edgard expirant au pied du château de sa bien-aimée. Jamais on n'a mieux exprimé, que dans cet air délicieux, le cri suprême de l'amour, les chastes voluptés et les divines espérances d'un cœur qui aspire à un monde meilleur. Le célèbre ténor Moriani a fait courir toute l'Italie avec ce morceau qu'il interprétait d'une manière extrêmement remarquable. On aurait dit, en l'écoutant, une mélodie de Plalon chantée par une âme chrétienne. » (Scudo, *loc. cit.*)

A Donizetti succéda Verdi, qui agrandit encore l'horizon parcouru par le chantre de *Lucie*.

Lorsqu'un homme de génie paraît, qu'il rompt violemment avec les habitudes reçues et la tradition, et ouvre des voies nouvelles, nous sommes d'abord surpris, désorientés, et non seulement nous nous refusons de le suivre à travers des chemins inexplorés, mais encore nous lui livrons une guerre acharnée. C'est, ce qui est arrivé à Verdi. Parmi les critiques, quelques-uns, il est vrai, l'ont élevé jusqu'aux nues, mais la plupart d'entre eux l'ont décrié avec un acharnement extraordinaire. Remarquons, toutefois, que les masses s'inquiètent fort peu de tous ces débats contradictoires de la presse artistique. En Italie surtout, elles se sont laissées entraîner par les accents fougoux du barde, et l'ont acclamé avec enthousiasme.